

Tombée malade dans la nuit du 15 au 16 janvier 1672, la Mère de l'Incarnation dut attendre jusqu'au 30 avril pour consommer le sacrifice de sa vie. L'opinion publique la canonisa aussitôt, dit le Père Charlevoix. C'est à qui aurait une relique de la défunte. Les sauvages la pleurèrent en s'écriant : " Notre Mère à nous est morte. " Mgr de Laval présida à ses obsèques et le Père Lalemant prononça son oraison funèbre. Son sujet tiré des anciens livres définissant les attributs de la femme forte, ne manquait pas d'à-propos. Les *Relations* des Jésuites, qui, par une singulière coïncidence, se terminent aussi en 1672, renferment une notice consacrée à Marie de l'Incarnation. Le Père Dablon écrivait : " Chargée d'années et de mérites, elle quitta la terre pour aller jouir de Dieu dans le Ciel. Cette âme sainte se sépara sans violence de sa chère communauté, parce que Dieu l'appelait à soy ; elle n'eut aucun sentiment de leurs regrets ni de leurs larmes, d'autant qu'elle avait les yeux arrêtés sur la volonté de Dieu, qui avait toujours été l'objet de toutes ses délices, et son paradis en cette vie. "

N. E. DIONNE.

La Sainte Mort

Un jour d'été, je fus appelé auprès d'un malade à l'extrémité de la ville de Leavenworth, dans le Kansas.

— Mon père, venez vite, c'est un homme bien malade qui réclame vos soins. Il habite au quartier " Day " ; il n'est pas catholique, mais il vous réclame, et ne veut que vous.

— Mais, mon ami, à moins que vous ne vouliez m'accompagner, ou m'y faire accompagner, je ne pourrais jamais me rendre où vous me demandez.

C'était Patrick Sullivan, un gros Irlandais, à la figure lentillée et aux cheveux rouges, bourru d'apparence, mais avec un cœur doux comme celui d'une jeune fille.

— Bien certainement, père, me dit-il, vous pouvez compter sur moi.

Et je me mis en devoir de partir. Comme la distance était assez grande et que Patrick avait amené un cheval, nous partîmes au galop. J'avais dans ma poche les Saintes Huiles, un bout de chandelle bénite, un flacon d'eau baptismale et un catéchisme. Ainsi muni, j'allais bon train, mon ami Patrick se tenait à mes côtés, sur son cheval sans selle ni bride.

La journée était chaude, quoiqu'il ne fût que neuf heures du matin. Bientôt nous fûmes arrivés, et Patrick m'indiqua la maison.

C'était une espèce de chalet rustique de chétive apparence, n'ayant qu'un rez-de-chaussée. Une addition y avait été faite, d'une petite chambre de dix pieds carrés environ, et dans cette chambre se trouvait le malade. Il y avait fort heureusement une porte extérieure, qu'une jeune personne s'empressa d'ouvrir ; elle avait environ seize ans ; c'était la femme du malade. Je fis signe, et chacun se retira ; Patrick se mit en faction à la porte qui restait entrebaillée.

Le malade pouvait avoir vingt-quatre ans, grand, pâle, aux traits amaigris. Je vis immédiatement aux rosettes de ses joues, qu'il se mourait de consomption. Je pris une chaise et m'assis près de son lit.